

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 17 (1949)
Heft: 2

Artikel: De la pédérastie comme education
Autor: Marrou, H.I.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-567740>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De la Pédérastie comme Education

Tiré de „L’Histoire de l’Education dans l’Antiquité“ de H. I. Marrou, parue aux Editions du Seuil, 27 Rue Jacob, Paris.

„Il me faut bien parler ici de la pédérastie, car cela importe à l’éducation“, déclare Xénophon rencontrant ce sujet dans son analyse des institutions de Sparte. Je ne puis que reprendre ses paroles à mon compte: personne n’ignore la place qu’a occupée l’amour masculin dans la civilisation hellénique, et cette place, on va le voir, est particulièrement notable dans le domaine de la pédagogie. Pourtant ce sujet, essentiel, n’est le plus souvent abordé par l’historien qu’avec une excessive circonspection, comme s’il relevait d’une curiosité malsaine. En fait, les modernes ont perdu beaucoup de temps à scruter avec malignité les témoignages antiques relatifs aux „amours garçonnières“ en ne s’intéressant qu’à l’aspect sexuel de la chose: les uns ont voulu faire de l’ancienne Hellade un paradis pour les invertis, ce qui est excessif: le vocabulaire même de la langue grecque et la législation de la plupart des cités attestent que l’inversion n’a pas cessé d’y être considérée comme un fait „anormal“; d’autres ont cherché à se duper par une apologie naïve de la pédérastie pure, opposée à l’inversion charnelle, ce qui fait fi des témoignages les plus formels.

Qu’en était-il au juste? La question est naturellement complexe: il faudrait pouvoir distinguer les différents niveaux de moralité, les temps et les lieux, car tous les peuples grecs ne réagissaient pas de même en face de la pédérastie. On pense à la difficulté qu’auront les sociologues de l’avenir quand ils chercheront à déterminer, par exemple, ce qu’était l’adultère pour les Français du XXe siècle: dans leur fiches se juxtaposent, comme se juxtaposent dans les nôtres les témoignages contradictoires de l’antiquité, des documents aussi divers que les vaudevilles du Palais-Royal et la littérature spirituelle relative au mariage chrétien.

Mais étudier la technique de l’inversion, la proportion d’homosexuels dans la société grecque n’intéresse guère que la psychiatrie ou la théologie morale; le véritable intérêt humain n’est pas là: il réside dans la conception de l’amour (que depuis le XIIe siècle nous avons appris à approfondir au-delà de la „libido“, au sens biologique du terme) et de son rôle dans la vie.

L’amour grec, camaraderie guerrière

Pour l’historien, il suffit de constater que l’ancienne société grecque a placé la forme la plus caractéristique et la plus noble de l’amour dans la relation passionnelle entre hommes, disons de façon précise entre un aîné, adulte, et un adolescent (l’âge théorique de l’eromène étant de quinze à dix-huit ans). Que de telles

relations aient souvent conduit à des relations sexuelles contre nature, c'est ce qu'il est trop facile de comprendre: il suffit de se référer à l'expérience statistique et de songer à la faiblesse de la chair, mais encore une fois cela importe moins que les conséquences d'une telle façon de sentir sur l'ensemble de la civilisation.

L'amour des garçons a été, comme la nudité athlétique avec laquelle il est en rapport étroit, comme l'ont bien senti les Juifs du temps des Macchabées et les vieux Romains, un des critères de l'hellénisme, une des coutumes l'opposant le plus nettement aux „barbares“, donc, pour lui, un des priviléges fondant la noblesse du civilisé.

Bien que la pédérastie paraisse absente d'Homère, je ne crois pas qu'on doive hésiter à la faire remonter très haut. Elle est liée à toute la tradition proprement hellénique: c'est à tort que l'érudition allemande en a souvent fait une originalité de la race dorienne; en fait, on la rencontre aussi bien ailleurs, et si les Etas doriens semblent lui avoir accordé, sinon plus de place, du moins une place plus officielle, c'est, je le répète, parce que la Crète et Sparte ont connu une ossification archaïsante de leur institutions: c'est pour cela qu'elles ont conservé en pleine époque classique bien des traits du style de vie militaire qui avait été celui des origines.

La pédérastie hellénique m'apparaît en effet comme une des survivances les plus nettes et les plus durables du moyen âge féodal. Son essence est d'être un compagnonnage de guerriers. L'homosexualité grecque est de type militaire; elle est très différente de cette inversion initiatique et sacerdotale que l'ethnologie étudie de nos jours chez toute une série de peuples „primitifs“, provenant des régions les plus diverses de la terre (Australie, Sibérie, Amérique du Sud et Afrique bantoue) et qui sert à faire entrer le sorcier dans un monde magique de relations supra-humaines. A l'amour grec il ne serait pas difficile non plus de trouver des parallèles, moins éloignés de nous dans l'espace ou le temps: je pense au procès des Templiers, aux scandales qui éclatèrent en 1934 dans la „Hitlerjugend“ et aux moeurs qui, m'assure-t-on, se sont développées pendant la dernière guerre dans les rangs de certaines armées.

L'amitié entre hommes me paraît une constante des sociétés guerrières, où un milieu d'hommes tend à se refermer sur lui-même. L'exclusion matérielle des femmes, tout effacement de celles-ci, entraînent toujours une offensive de l'amour masculin: qu'on pense à la société musulmane (exemple à vrai dire qui se situe dans un contexte de civilisation et de théologie tout différent). La chose est encore plus accusée en milieu militaire: on tend à y disqualifier l'amour normal de l'homme pour la femme en exaltant un idéal fait de vertus viriles (force, vaillance, fidélité), en cultivant un orgueil proprement masculin, sentiment si fortement exprimé par Verlaine dans les deux pièces de „Parallèlement“ où il célèbre avec un fougueux cynisme le souvenir de ses orgies avec Rimbaud:

... Peuvent dire ceux-là que sacre le haut Rite!

La cité grecque, ce „club d'hommes“, conservera toujours ce souvenir de la chevalerie primitive: que l'amour masculin y soit bien

associé à la „Kriegskameradschaft“ est attesté par nombre d'usages. On professait, dans le milieu de Socrate, que l'armée la plus invincible serait celle qui serait composée de paires d'amants, mutuellement excités à l'héroïsme et au sacrifice: cet idéal fut effectivement réalisé au IV^e siècle dans la troupe d'élite, créée par Gorgidas, dont Pélopidas fit le bataillon sacré et à qui Thèbes dut son éphémère grandeur.

Un texte, justement célèbre, de Strabon permet d'évoquer avec précision l'atmosphère caractéristique de cette conception noble de l'amour viril. En Crète, nous dit-il, le jeune homme était l'objet, de la part de son amant, d'un véritable enlèvement, accompli d'ailleurs avec la connivence de l'entourage. Conduit d'abord dans le „club d'hommes“, du ravisseur, il partait faire avec celui-ci et ses amis un séjour de deux mois à la campagne, marqué de banquets et de chasses. Le temps de la lune de miel achevé, le retour de l'éphèbe était solennellement fêté, entre autres cadeaux, il recevait une armure de la part de son amant dont il devenait l'écuyer. Reçu dans l'Ordre des Illustres, il est désormais pleinement intégré à la vie noble, compte parmi les hommes, entre à la place d'honneur dans les choeurs et les gymnases. Il s'agit bien, on le voit, du recrutement d'une fraternité aristocratique et militaire; Strabon insiste sur le rang social élevé requis, au même titre des deux amis, et il ajoute: „Dans de telles relations, on recherche moins la beauté que la vaillance et la bonne éducation.“

Comme d'usage, notre auteur jette un voile pudique sur l'aspect sexuel de ces pratiques. Les modernes, à l'encontre, ont tenu à surenchérir de ce côté: ils ont voulu que le rite d'initiation, d'intégration à la communauté mâle, ait été non pas la liaison prise en général, mais très précisément l'acte anormal; l'humeur virile réalisant de façon matérielle et brutale la transmission de mâle à mâle de la vertu guerrière.

A la vérité, cela dépasse de beaucoup les données de nos textes: il s'agit là d'une de ces majorations obscènes auxquelles les sociologues modernes ont si souvent soumis les rites et les légendes considérés comme „primitifs“: de telles hypothèses relèvent d'une psychanalyse élémentaire, tant de refoulements ingénus se dissimulent dans l'âme des savants!...

Quoi qu'il en ait été à l'origine, la pratique de la pédérastie a subsisté, profondément intégrée aux moeurs, même lorsque la Grèce, dans son ensemble, eut renoncé à un genre de vie militaire. Il nous faut analyser les conséquences qu'elle a entraînées dans le domaine de l'éducation.

La morale pédérastique

D'abord l'amour grec a contribué à donner sa forme à l'idéal moral qui sous-tend toute la pratique de l'éducation hellénique, idéal dont j'ai commencé l'analyse à propos d'Homère: le désir, chez l'aîné, de s'affirmer aux yeux de son aimé, de briller devant

lui, le désir symétrique chez le cadet de se montrer digne de son amant, n'ont pu que renforcer, chez l'un et l'autre, cet amour de la gloire que tout l'esprit agonistique exaltait par ailleurs : la liaison amoureuse est le terrain de choix où s'affronte une généreuse émulation. D'autre part, c'est toute l'éthique chevaleresque, fondée sur le sentiment de l'honneur, qui reflète l'idéal d'une camaraderie de combat. La tradition antique est unanime à lier la pratique de la pédérastie à la vaillance et au courage.

Il faut souligner le détour inattendu qui a renforcé ce sentiment par un glissement du plan militaire au plan politique. L'amour masculin a entraîné beaucoup de crimes passionnels, comme il était naturel dans cette atmosphère tendue où la jalousie et l'orgueil viril étaient farouchement exacerbés. En particulier, l'histoire de la période de la tyrannie relate un grand nombre d'assassinats ou de révoltes perpétrés sur, ou fomentés contre des tyrans par des amants jaloux. „Nombreux, nous dit Plutarque, sont les amants qui ont disputé aux tyrans de beaux et honnêtes garçons.“ Il cite l'exemple classique des Tyrannoctones d'Athènes, de la conspiration ourdie en 514 contre les Pisistratides par Aristogiton et son aimé Harmodios, objets des poursuites d'Hipparche, celui d'Antiléon, assassinant le tyran de Métaponte et (ou?) d'Héraclée qui lui disputait le bel Hipparinos; celui aussi de Chariton et de Mélanippe qui conspirèrent contre le tyran Phalaris d'Agrigente; il y en eut bien d'autres. L'amour de la liberté politique n'avait pas suffi à provoquer l'insurrection, „mais, souligne Plutarque, lorsque ces tyrans entreprirent de séduire leurs aimés, aussitôt, comme s'il se fût agi de défendre des sanctuaires inviolables, ces amants se rebellèrent au péril de leur vie.“ Si bien que ces incidents, que notre chronique judiciaire classerait parmi les crimes crapuleux, entraînèrent en plusieurs cas la libération nationale, divinrent des exploits célébrés de toute manière à l'égal des plus hauts, proposés à l'admiration, et à l'imitation, de la jeunesse: dans la pensée grecque, un lien solide unit la pédérastie avec l'honneur national et l'amour de l'indépendance ou de la liberté.

(à suivre)